



**HAL**  
open science

# Une “ merveille définitive ” de l’art biographique. Une statue ou une statuette ?

Anne Collinot

## ► To cite this version:

Anne Collinot. Une “ merveille définitive ” de l’art biographique. Une statue ou une statuette ?. Revue européenne des sciences sociales (Cahiers Vilfredo Pareto), 2017, 55-1, pp.249-260. 10.4000/ress.3837 . hal-03980840

**HAL Id: hal-03980840**

**<https://cnrs.hal.science/hal-03980840>**

Submitted on 15 Feb 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Une « merveille définitive » de l'art biographique. Une statue ou une statuette ?

*An “ultimate wonder” of the biographic art. A statue or a statuette ?*

Anne Collinot

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/3837>

DOI : 10.4000/ress.3837

ISBN : 1663-4446

ISSN : 1663-4446

### Éditeur

Librairie Droz

### Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2017

Pagination : 249-260

ISSN : 0048-8046

### Référence électronique

Anne Collinot, « Une « merveille définitive » de l'art biographique. Une statue ou une statuette ? », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 55-1 | 2017, mis en ligne le 15 mai 2020, consulté le 19 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ress/3837> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ress.3837>

---

## UNE « MERVEILLE DÉFINITIVE » DE L'ART BIOGRAPHIQUE. UNE STATUE OU UNE STATUETTE ?

Anne Collinot (Paris, CNRS – Centre Alexandre-Koyré)

Emmanuelle LOYER, 2015, *Lévi-Strauss*, Paris, Flammarion, « Grandes biographies », 910 p.

Patrick WILCKEN, 2010, *Claude Lévi-Strauss. The Poet in the Laboratory*, London et New York, Bloomsbury, 384 p.

Dans les mois qui suivirent le décès de l'anthropologue, il y eut les célébrations du grand homme, « dernier géant de la pensée française<sup>1</sup> ». Depuis un an, nous assistons aux célébrations d'une grande biographie. On la doit à Emmanuelle Loyer, professeur d'histoire à Sciences-Po, spécialiste d'histoire intellectuelle et culturelle. Le Lévi-Strauss de Loyer a été acclamé par la presse et s'est vu décerner le prix Femina essai 2015. Quant à la biographie anglaise de Lévi-Strauss, par Patrick Wilcken, journaliste d'origine australienne vivant en Grande-Bretagne, elle est passée inaperçue en France, et n'a pas été traduite jusqu'à ce jour, bien qu'elle eût connu un retentissement certain auprès du public anglo-saxon, depuis sa parution en 2010.

Wilcken a utilisé surtout des textes publiés de Lévi-Strauss, complétés par quelques entretiens et échanges épistolaires avec l'anthropologue. Il s'est également rendu au Brésil, sur les lieux où Lévi-Strauss a enseigné et a conduit son travail de terrain. Les années brésiliennes étaient jusque-là nimbées de la lumière très particulière des confessions soigneusement mises en scène dans *Tristes Tropiques*. Grâce au témoignage de Luiz de Castro Faria, jeune ethnographe brésilien qui accompagnait la première des deux expéditions de Lévi-Strauss au Mato Grosso, Wilcken a jeté un éclairage nouveau sur la façon dont le jeune professeur de sociologie à l'université de São Paulo, encore peu initié aux arcanes de la discipline qui deviendra plus tard la sienne, conduisait ses premiers (et, en fait, les derniers) travaux ethnographiques. Il s'agissait de toute une équipée collective, qui avait nécessité des mois de préparatifs et dont le but était d'enchaîner de brefs séjours auprès de plusieurs groupes indigènes. En cela Lévi-Strauss reproduisait le modèle très ancien, devenu obsolète au début du xx<sup>e</sup> siècle, du voyage de collecte de curiosités muséales, à l'opposé de l'approche nouvelle, fondée sur un séjour prolongé auprès d'un seul groupe, selon les principes alors récemment théorisés par Bronisław K. Malinowski, mais qui avaient été mis en pratique depuis la fin du xix<sup>e</sup> siècle par Walter B. Spencer et Francis J. Gillen, Franz Boas, Charles G. Seligman, William H.R. Rivers, Frank H. Cushing et par tant d'autres. Wilcken a montré que les expéditions lévi-straussiennes au Mato Grosso avaient comme objectif principal de

1 L'expression « dernier géant de la pensée française » a fait florès depuis son lancement dans le titre d'un entretien paru en 1993 dans *Le Figaro* (Lévi-Strauss, 1993). Elle a été reprise maintes fois dans les nécrologes publiés lors de la disparition du savant.

collecter des objets destinés au Musée de l'Homme, alors la principale source de financement pour Lévi-Strauss. La partie narrative et à proprement parler biographique du livre de Wilcken porte sur les périodes où la vie de Lévi-Strauss a connu des chambardements importants : le séjour à São Paulo et les expéditions brésiliennes, le retour en France, le début de la guerre, l'exil aux États-Unis, le retour définitif en France, puis une réussite relativement rapide, et les honneurs. À partir de cette acmé, une bibliographie se substitue à la biographie : le reste n'est qu'un résumé des principaux travaux de Lévi-Strauss, la description de la réception critique de son œuvre et du respect teinté de vénération qu'il continue d'inspirer. Quant à la reconstitution biographique, mis à part la période brésilienne sur laquelle Wilcken apporte des informations nouvelles, elle reproduit le récit que Lévi-Strauss avait lui-même construit et systématiquement réitéré, à la fois dans *Tristes Tropiques*, dans ses entretiens autobiographiques avec Didier Eribon, et dans un grand nombre d'interviews donnés à la presse au fil des décennies. La biographie de Wilcken est rédigée dans un langage posé et accessible, agrémenté très parcimonieusement d'effets de style, comme c'est d'ailleurs l'usage dans les essais de bon aloi qui jouissent des faveurs du public cultivé anglo-saxon. Par sa qualité et par sa manière, la biographie de Wilcken peut être comparée à celle publiée en 2003, chez Plon, éditeur de Lévi-Strauss, par l'auteur suisse Denis Bertholet (2003). Dans les deux cas, il s'agit d'honnêtes livres qui donnent un aperçu relativement complet de la vie et de l'œuvre de l'anthropologue. La principale faiblesse de l'un et de l'autre tient au fait que la représentation de la vie suit de trop près celle que Lévi-Strauss lui-même avait élaborée, alors que la représentation de l'œuvre reprend une exégèse dont Lévi-Strauss, à nouveau, avait lui-même posé les jalons et qui est désormais reproduite, de manière peu critique, par la plupart de ses commentateurs. Cependant, à la différence de Bertholet, qui se limite à une description factuelle, l'ouvrage de Wilcken propose une thèse interprétative forte : selon le biographe, les travaux de Lévi-Strauss doivent être compris comme l'œuvre d'un poète manqué qui aurait transféré sa sensibilité d'artiste et d'esthète au domaine de la science anthropologique. La thèse est plausible et heuristiquement fertile, mais Wilcken ne s'est pas donné les moyens suffisants pour en explorer toutes les conséquences et en suivre les ramifications. De toute façon, il y a peu de chance qu'une seule et unique explication, aussi attrayante soit-elle, puisse rendre compte de toute la complexité de l'œuvre de Lévi-Strauss.

La différence insigne qui distingue le nouveau Lévi-Strauss de Loyer des biographies antérieures est qu'elle a pu mettre à profit des données nouvelles, auparavant inaccessibles. Premièrement, les archives professionnelles de Lévi-Strauss, confiées en 2007 à la Bibliothèque nationale de France. Deuxièmement, une partie des archives personnelles, mises à la disposition de la biographe par Monique Lévi-Strauss, veuve de l'anthropologue, notamment la correspondance que Claude Lévi-Strauss a entretenue avec ses parents dans les années 1931-1942 et que Madame Lévi-Strauss a décidé de rendre publique (Lévi-Strauss, 2015). À cela s'ajoute l'ensemble des entretiens que Loyer a menés

avec nombre de collaborateurs et anciens élèves du savant, ainsi qu'avec les proches de Lévi-Strauss. En particulier, elle a rencontré à maintes reprises Monique Lévi-Strauss, qui l'a reçue dans l'appartement parisien où le couple avait vécu, et dans la villégiature de la Côte-d'Or, qu'ils acquirent en 1964 et où leur famille passait toutes les vacances scolaires. Par conséquent, le livre de Loyer porte à notre connaissance un corpus important d'informations nouvelles. Pour inviter ses lecteurs à suivre toutes les étapes d'une existence qui a traversé le siècle, Loyer a tissé la narration d'une grande vivacité en forme d'incursions dans «les mondes de Claude Lévi-Strauss», animés d'un souffle de vie grâce à une saisissante variété de détails. C'est donc à la fois une biographie complète et un spectacle total que propose l'historienne qui, au détour d'un chapitre, sait aussi se faire une sorte d'«ethnologue» des détails de la vie quotidienne. La reconstitution d'Emmanuelle Loyer s'adresse à nos cinq sens : nous goûtons le pudding au gingembre de la mère de Lévi-Strauss, nous écoutons Wagner et le silence, nous respirons l'air humide des sous-bois, nous humons les parfums qui s'échappent de la cuisine de Monique Lévi-Strauss, nous touchons les objets collectés au Mato Grosso ou dénichés aux Puces, nous contemplons les tableaux, des paysages éloignés, de sombres bibliothèques. Ainsi, au fil de la lecture, dans une accumulation de sensations, se dessinent les entrelacs de la vie. C'est aussi une biographie complète parce qu'elle traite de tous les aspects. L'existence y apparaît sous ses innombrables facettes, son attachement à ses parents, l'éducation, les mariages successifs, les habitudes alimentaires, sa passion pour la cuisine, la «vie de bohème», le bricolage mais aussi l'organisation du temps, l'aménagement de son bureau à Paris, la discipline de travail, les relations avec les collaborateurs. Avec autant de soin Loyer s'attache à décrire l'œuvre du savant dans les contextes de sa production et de sa réception. Dans un style décontracté, servi par une plume alerte, Emmanuelle Loyer cherche à rendre accessible celui qui fut acclamé comme l'un des plus grands penseurs français du XX<sup>e</sup> siècle. La presse a salué une biographie « monumentale », « définitive », « une merveille de l'intelligence »<sup>2</sup>.

Mais qu'est-ce qu'une grande biographie, au-delà d'offrir un récit de la vie et de l'œuvre d'un grand penseur, élevé à la dignité de gloire nationale ? La biographie d'un savant ou d'un intellectuel est une production académique. Comme telle, une biographie se doit donc d'être le fruit d'un examen des faits, d'un effort de critique des sources et d'un souci d'explicitation et d'interprétation d'une vie de travail intellectuel, vécue à une époque donnée. En même temps, le genre biographique est très prisé du grand public, tout au moins un public élargi que l'on aime à penser éclairé. Il est donc sinon naturel, du moins attendu, que la plupart des biographes s'adressent moins aux spécialistes qu'à ce public élargi, ce qui impose à la biographie, en plus de ses contraintes académiques, les servitudes d'une écriture et d'une narration tout aussi accessibles qu'attrayantes. Emmanuelle Loyer a réussi le tour de

2 Voir respectivement les articles d'Olivier Mialet (2015), de Frédéric Keck (2016) et d'Élisabeth Roudinesco (2015).

force de plaire à la fois aux spécialistes, aux journalistes et au grand public. C'est un exploit suffisamment rare pour être souligné, certes, mais aussi pour être examiné.

Regardons d'abord cette biographie comme un ouvrage assujéti aux exigences élémentaires du travail académique. La règle première de la déontologie recommande de reconnaître tout ce que l'on doit aux prédécesseurs et de citer les auteurs dont on a utilisé les travaux. Le Lévi-Strauss de Loyer met à profit un certain nombre de données nouvelles, mais il s'appuie essentiellement sur une multitude de travaux existants que la biographe a eu la patience de lire et l'intelligence d'employer. La plupart de ces sources sont dûment citées. Malheureusement, certaines de ces citations prennent une tournure étrange. Le lecteur n'est pas explicitement averti de l'apport des biographies signées par Bertholet et par Wilcken. Loyer connaît naturellement le livre de Bertholet, mais ne le cite que deux fois, sur des points de détail, alors qu'il est assez difficile de concevoir qu'elle n'ait pas fait un usage plus ample d'une volumineuse biographie (460 pages) que son prédécesseur avait laissée à sa disposition. L'ouvrage de Wilcken n'a pas non plus le droit aux honneurs. À en croire l'index, Loyer ne s'y réfère qu'à cinq reprises : trois fois dans des notes en bas de pages, sans que l'on sache précisément ce que Loyer lui emprunte, et deux fois dans le corps du texte<sup>3</sup>. Dans ces deux derniers cas, Loyer le mentionne au détour d'une phrase pour discréditer la thèse de Wilcken et, du même coup, pour déprécier son ouvrage, qualifié d'abord d'«essai récent» (p. 18), puis d'«essai biographique» (p. 755). Loyer a le droit de récuser la thèse de Wilcken, mais elle ne fournit aucun argument pour fonder cette disqualification, se contentant de classer le livre dans la catégorie d'essai, considéré par le monde académique français comme un genre mineur et quelque peu déshonorant. Il ne manque pas de piquant que ce reproche vienne de la lauréate d'un prix d'essai, car c'est bel et bien dans cette catégorie que le jury Femina l'a placée.

Ce traitement réservé à Wilcken a de quoi surprendre. Wilcken a apporté des informations précieuses pour comprendre les premiers pas ethnographiques de Lévi-Strauss, et Loyer a certainement dû les utiliser dans son ouvrage afin de documenter cette partie significative de la biographie de Lévi-Strauss, en particulier la description détaillée des expéditions et les relations compliquées avec sa première épouse (Claude Lévi-Strauss

3 La lecture attentive du livre révèle que Loyer se réfère explicitement à Wilcken 26 fois, ce qui n'apparaît pas dans l'index, manifestement lacunaire, où seules 5 occurrences sont signalées. À l'époque du traitement informatique de texte, il est difficile de croire qu'il s'agit d'une omission involontaire. Dans cet index où il n'y a pas assez de place pour Wilcken, on a la surprise de voir figurer le nom de l'actrice Delphine Seyrig (p. 901). À quel titre? Elle est mentionnée dans la note 18 à la page 804, où la biographe s'empresse de nous informer que Lévi-Strauss l'a connue petite fille, lorsqu'il fréquentait son père, l'archéologue Henri Seyrig qui, à l'évidence, doit être signalé à l'attention du lecteur comme géniteur d'une *people*. Sensible aux *people* que Lévi-Strauss a vus jouer à la poupée, la biographe ne songe même pas à noter qu'Henri Seyrig a été apparenté, par sa mère, au linguiste Ferdinand de Saussure dont l'œuvre a joué un rôle autrement important dans la genèse du structuralisme lévi-straussien.

et Dina Dreyfus s'étaient mariés peu avant le départ à São Paulo). Une note en bas de page accrédite d'ailleurs cette supposition (note 18, p. 241), sans qu'aucune dette précise envers le travail de Wilcken ne soit explicitement reconnue. Cela est d'autant plus étonnant que Loyer multiplie les coups de chapeau courtois mais assez gratuits à ses collègues parisiens dont elle a très peu utilisé les travaux (un hommage cocasse est rendu au livre de Luc Boltanski sur le roman policier et les théories du complot, p. 131), cependant qu'elle balaye Wilcken, assurément plus utile pour elle, de deux phrases aussi dépréciatives que cavalières.

Il est dans cette biographie une autre enquête à laquelle Loyer se réfère d'une manière encore plus équivoque. Lorsqu'elle fait la narration du double échec de la candidature de Lévi-Strauss au Collège de France, un renvoi de note indique que «le paragraphe [qui s'y réfère] est le fruit d'une enquête menée dans les archives du Collège de France, AP IV, assemblées 1949-1950» (note 63, p. 353). Le lecteur n'est pas informé par qui et comment cette enquête a été menée. Le bon usage aurait été de déclarer si l'historienne avait fait elle-même cette exploration des archives du Collège, ou si elle s'est aussi fondée sur une recherche effectuée par d'autres.

Loyer se réfère plusieurs fois à l'ouvrage de l'anthropologue Wiktor Stoczkowski, *Anthropologies rédemptrices. Le monde selon Lévi-Strauss* (2008). Grâce à des documents inédits découverts par lui dans des archives, Stoczkowski a montré que le jeune Lévi-Strauss avait été virulemment antimarxiste et qu'il évoluait dans le milieu des militants de la SFIO fascinés par l'œuvre «révisionniste», c'est-à-dire antimarxiste, d'Henri de Man, homme dont *L'Humanité* a pu dire, à l'époque, qu'il «a assassiné Marx». Stoczkowski a également montré que les déclarations de Lévi-Strauss sur le rôle formateur que le marxisme aurait joué dans sa jeunesse ne sont qu'une légende tardive. Lévi-Strauss l'a inventée, avec un opportunisme savamment maîtrisé, dans les années 1950, lorsque le marxisme est devenu, sur la Rive-Gauche, une religion quasi obligatoire, alors qu'avant la guerre les jeunes socialistes le vouaient aux gémonies. Si de Man a disparu des confessions autobiographiques de Lévi-Strauss de l'après-guerre, c'est parce qu'il s'était compromis en collaborant avec l'occupant nazi et, à la Libération, avait été condamné par un tribunal militaire. La lacune laissée par de Man dans l'autobiographie de Lévi-Strauss s'est trouvée opportunément comblée par Marx, sans qu'aucune influence notable du marxisme sur la pensée de l'anthropologue n'ait jamais pu être détectée. Bien qu'elle résume longuement l'argument de Stoczkowski sur la fascination du jeune Lévi-Strauss pour de Man (p. 80-82, 87-88), Emmanuelle Loyer retient néanmoins la légende du Lévi-Strauss marxiste, en y insistant d'ailleurs tout au long de son livre (p. 10, 68, 70, 71, 92, 129, 608, 621). C'est un exemple assez curieux d'incohérence logique en même temps que d'une carence dans la critique des sources. Le prix que la biographe paie pour cette inconséquence est élevé, car ne pas tenir compte de l'influence formatrice du «socialisme moral» d'Henri de Man sur Lévi-Strauss l'empêche de saisir l'un des

principes de cohérence de l'ensemble de l'œuvre de l'anthropologue, où une dimension morale, très demanienne dans son orientation, ne s'est jamais démentie. Le plus frappant est que Loyer, tout en citant Stoczkowski sur plusieurs points de détail (de Man, UNESCO, démographie), ne se réfère jamais à la thèse centrale de son livre, celui-ci qualifié d'ailleurs au détour d'une phrase, à nouveau, d'« essai » (p. 80), bien qu'il s'agisse d'un ouvrage érudit de 350 pages. La contribution essentielle de Stoczkowski consiste à analyser l'œuvre de Lévi-Strauss comme porteuse d'une vision du monde, comparable aux cosmologies que les anthropologues étudient sur les terrains exotiques, à expliciter la teneur de cette vision et à la placer dans le contexte des débats intellectuels de plusieurs phases historiques successives. Emmanuelle Loyer parle de la vision du monde de Lévi-Strauss à neuf reprises au moins (p. 63, 125, 128, 264, 404, 443, 457, 464, 708), et elle emploie la notion, proposée par Stoczkowski, de « cosmologie lévi-straussienne » (p. 658). Le nom de cet auteur n'est pourtant jamais cité dans ces passages et la contribution qu'il y apporte n'est pas reconnue, même si la biographe a sollicité son assistance et le remercie à la fin de son ouvrage (p. 884).

Si Emmanuelle Loyer récuse ou ignore les interprétations de ses prédécesseurs, on pourrait s'attendre à ce qu'elle en propose d'autres, plus pertinentes et plus étayées par les faits. Eh bien, le lecteur peine à en trouver dans sa biographie. On comprend assez vite que la seule autorité à laquelle la biographe accorde ses préférences en matière de compréhension du savant, ou de l'être humain tout court, est Pierre Bourdieu, avec qui, à en suivre l'index de l'ouvrage, ne peuvent rivaliser que quelques rares contemporains, comme Jean-Paul Sartre, Paul Rivet ou Raymond Aron. Mais tandis que ces derniers sont surtout des pourvoyeurs de données factuelles, Bourdieu, lui, accompagné des disciples de son école sociologique, fournit toutes les explications clé en main. Pourquoi l'arrière-grand-père de Lévi-Strauss a-t-il collectionné les œuvres d'art ? C'est parce qu'il cherchait à transformer sa « réussite économique » en « capital artistique, métamorphose essentielle d'une fortune de parvenus » (p. 43). Pourquoi les parents de Lévi-Strauss lui ont-ils donné une éducation de qualité ? C'est parce que « le capital économique et financier évaporé [...] est transmué en capital intellectuel [...] et surtout scolaire » (p. 62), et que « la précarité financière ajoute son propre tribut à la logique de surinvestissement dans l'enseignement d'élite » (p. 63). Pourquoi Lévi-Strauss était-il un novateur dans le « champ socio-ethnologique » ? C'est que « les enfants de la bourgeoisie déclassée [sont] à même de produire de l'excellence et de la novation intellectuelle<sup>4</sup> » (p. 61). Pourquoi Lévi-Strauss est-il devenu ethnologue ? C'est à cause de « puissantes logiques socioprofessionnelles, intellectuelles et existentielles », elles-mêmes tributaires de « stratégies de réussite » (p. 117). Ces mêmes forces déterministes mettent dans les bras de Lévi-Strauss la femme qui partagera avec lui un demi-siècle de

4 Loyer donne à cette assertion explicative la forme interrogative, mais cette ruse rhétorique ne trompe pas : il s'agit indubitablement d'une affirmation.



vie commune : « de puissants déterminismes, une sociabilité et des goûts communs, lui font rencontrer Monique Roman » (p. 378). Ainsi, toute la vie de Lévi-Strauss n'est qu'une illustration parmi d'autres de « l'itinéraire classique d'ascension sociale à la française » (p. 10). Ce fut une vie de hautes luttes dont le héros « aura connu de nombreuses défaites dans le combat pour la reconnaissance des pairs qu'est toujours une carrière académique » (p. 338). L'image qui en ressort est très claire : tout s'explique facilement dans la vie de Lévi-Strauss, les déterminismes sociaux modèlent aussi bien sa vie privée que son parcours professionnel, soumis aux règles inflexibles du champ scientifique, où tout acteur lutte symboliquement contre les autres pour ce bien suprême qu'est la reconnaissance. La sociologie de Bourdieu offre à la biographe des explications définitives qui se passent de toute preuve, comme si elles allaient de soi. Il y a certes quelques récalcitrants qui ont traité Bourdieu de gourou et ses disciples de secte, clamant que sa science n'est qu'une fiction savante (voir notamment Grignon, 1996), mais ce ne sont que des mécréants sans importance. Le rejet de « "la sociologie de Pierre Bourdieu" serait un véritable suicide collectif », assurait naguère Bernard Lahire (1999, p. 10). Emmanuelle Loyer semble déterminée à faire de son Lévi-Strauss un parfait *Homo academicus bourdiensiensis*. Il n'est pas certain que ce personnage de papier soit très convaincant, en tout cas pas aux yeux des lecteurs réfractaires au sociologisme réducteur. L'accueil favorable réservé à l'ouvrage qui véhicule ces explications simplistes laisse penser que ce genre de lecteurs doit être en voie de disparition, probablement suite aux suicides collectifs prédits par Lahire.

Loyer a l'audace de mâtinier le sociologisme de Bourdieu de quelques apprêts de la socio-anthropologie de Bruno Latour, bien que l'un ait toujours tenu l'autre pour son ennemi juré et qu'il ait estimé les conceptions de son adversaire pour incompatibles avec les siennes. On a la surprise, et elle n'est pas mince, de voir Lévi-Strauss transmuter son capital symbolique en capital économique (à moins que cela ne soit l'inverse) pour se retrouver sur la ligne de front des non-modernes (p. 736). Cela se comprend, du moins à la manière de Bourdieu : rien de personnel, ce sont juste les affaires ; la fidélité à Bourdieu est sans doute sincère, mais une allégeance à Latour s'imposait aussi, puisqu'il était directeur scientifique de Sciences-Po qui emploie la biographe.

À force de méditer sur ces incohérences, on finit par se dire que les explications ne jouent dans le Lévi-Strauss de Loyer qu'un rôle décoratif, destinées à donner au récit un lustre savant. Le but principal est de conter l'histoire d'une vie et de rendre la narration aussi plaisante que possible. Dans cette hypothèse, l'essentiel de l'entreprise biographique résiderait dans un jeu de langage qui cherche à présenter la vie d'un grand penseur à un public sensible aux plaisirs de la littérature.

En effet, l'écriture de Loyer n'est pas dépourvue de certains agréments. Pourtant, son langage, non moins que ses procédés explicatifs, laisse apparaître quelques signes préoccupants. Loyer aime à manier le latin et le grec ancien. C'est pour mieux nous montrer « un Lévi-Strauss [...] porteur d'une *gravitas* qui donne de l'aplomb à ses propos sacrilèges » (p. 574) et nous faire voir comment « une figure familière et distante, [...] a déposé la *potestas* de l'âge mûr pour conserver intacte une *auctoritas* » (p. 677). Il fut une époque où l'on tenait l'abus du latin pour un cabotinage de mauvais goût. De nos jours, comme à l'époque de Molière, le latin de cuisine dénote une haute science. Ces termes latins viennent d'ailleurs en droite ligne de chez Bourdieu, c'est donc de la sociologie. Est pareillement sociologique le recours au grec : le jeune savant était « en proie à l'*hybris* de la création scientifique » (p. 320) et à « l'*hybris* de la quête logique » (p. 343), avant que « l'Académie [ne s'offrit] à lui avec une agréable sensation de *kairos* » (p. 633). Ressortissent également de la sociologie les phrases du genre : « modéliser différents contextes ayant encadré la vie de la personne » (p. 13). La biographe ne « modélise » rien du tout, mais cela sonne très savamment et ne manquera pas d'impressionner les esprits peu inquisiteurs.

En matière d'écriture macaronique, les ressources de Loyer sont variées, avec un goût très prononcé pour la langue anglaise. Elle nous enjoint de pénétrer dans un univers de « *clashes* » (p. 515) et de « *nervous breakdowns* » (p. 510), où règne un « *Founding Father* » (p. 528), anciennement « *outsider* » de l'ethnographie (p. 115), doté d'un « *look* » « toujours très *smart* » de « *gentlemen farmer* » (p. 511 et 541), par ailleurs adepte du « *gentleman's agreement* » (p. 520), capable d'ériger le « *fieldwork* » (p. 485) en un passage obligé, publiant une « *joint-study* » (p. 581) avec son grand ami, et qui a imposé la « *Lévi-Strauss touch* » (p. 484) avec un « *double twist* » (p. 433), tout en respectant « *the rules of the game* » (p. 342), inventant le « *fundraising* » (p. 488) et pratiquant de la « *Big Science* » (qui est vraiment *big* lorsqu'on l'orthographe, comme Loyer, avec deux majuscules, p. 387), tout cela avant qu'il ne soit finalement transformé en vieux et inoffensif « *fireside chatter* » (p. 629). La biographe cite au début du livre un long passage du *Côté de Guermantes*, faisant incidemment surgir à la mémoire du lecteur le personnage d'Odette Swann qui, modestement pourvue en « capital culturel », avait une dilection similaire pour l'anglais et ne pouvait s'empêcher de remplacer le nom de Noël par celui de Christmas.

Pourtant, c'est bien par son maniement singulier de la langue française qu'Emmanuelle Loyer suscite la plus grande perplexité. Elle nous dépeint un monde très dynamique où la politique « carbure » (« à plein régime », p. 68), et les chercheurs « turbinent » (p. 273). Le jeune Lévi-Strauss cherche des « petits boulots » (p. 82), fait « quelques "jobs" » (p. 82), puis « fait la nique à la jeunesse gauchiste » (p. 616). Il se rêve en « Corbu de la science sociale » (p. 324) et se lance dans son travail « tel un Jackson Pollock de la science » (p. 272). Il se résigne rarement à un « lâcher-prise sur le plan de la carrière » (p. 377). Normalement, « ce *gentleman* très digne de l'establishment scientifique n'hésite pas à ruer dans les brancards de la bien-pensance » (p. 671). Il devient finalement la « star du structuralisme » (p. 575) et rejoint « la tribu des habits verts » (p. 616). C'est alors la « zénitude » (p. 696). Les grands

penseurs sont avec lui sur «la même longueur d'onde» (p. 694). C'est que ses textes conservent une grande «force de frappe» (p. 400) et restent «“branchés” sur l'actualité la plus saillante» (p. 732). Nous avons là un vocabulaire qui sera familier aux lecteurs de *Marie-Claire* et de *Madame Figaro*, où domine désormais le style colloquial du bavardage entre copines cultureuses et branchouilles. Ce style dénote pourtant, en dépit des efforts de la biographe, une certaine indigence lexicale, avec un retour opiniâtre de quelques adjectifs : on voit à la même page une «musique tonitruante» dans une «ville tonitruante» (p. 146), on croise les innombrables «analyses serrées», «pages serrées» et «démonstrations serrées», et on est ébloui par l'«ultra-présence dans le champ médiatique» (p. 662), les «critiques ultraprovocatrices» (p. 666) et les «façons ultracritiques» (p. 670). Le jargon que rien n'apparente au langage technique des sciences sociales semble être avant tout un bouche-trou rhétorique. Lévi-Strauss comme «acteur clé de la dynamique disciplinaire» (p. 492) ou l'Académie française comme «un organe de ralentissement des temporalités dans une société chaude» (p. 658) frôlent le ridicule sans apporter la moindre information. Que dire alors du «surgissement du sens par les court-circuitages sensibles» (p. 438) ou de «la sensibilité qui opère selon les opérations précontraintes» (p. 725) ? Il arrive aussi que la biographe se rabatte sur des clichés parmi les plus éculés. Heloisa Alberto Torres, directrice du Musée national du Brésil, est décrite comme une «bourgeoise avec chignon et collier de perles» (p. 204), puisqu'il est notoire qu'un chignon et un collier de perles sont des attributs universels de la bourgeoise sur tous les continents et à toutes les époques. Dans un univers de clichés il est superflu de chercher un réalisme ; ce qui compte, c'est l'effet de réel.

Une emphase grandiloquente accompagne habituellement les clichés, et il en est ainsi dans cette biographie. «Dona Heloisa» est reliée «au monde par le cordon ombilical de ses lettres» (p. 205). Lévi-Strauss vit «les décalages spatiotemporels de l'expérience amoureuse» (p. 241). Les *Mythologiques* constituent «la déferlante opératique» (p. 645). Leur auteur accomplit «son voyage intersidéral dans l'hyperespace des mythes» (p. 557). Grâce à son succès, il vient «de balayer les polkas du Second Empire en réinjectant au nom du lignage une gloire nouvelle» (p. 46). Cependant «Dina Dreyfus [...] surgit comme la statue du Commandeur pour châtier celui qui a trahi (la philosophie)» (p. 477). L'esthétisme de Lévi-Strauss l'engage dans un «long commerce avec le Beau sous toutes ses coutures» (p. 717). C'est un «Don Quichotte blanchi sous le harnais des siècles» (p. 714).

Je crois que ce bref florilège suffit amplement pour offrir à mon lecteur un avant-goût des appâts du style qui a dû charmer les arbitres du prix littéraire Femina. On est peiné de découvrir, dans cette biographie qui ne manque cependant pas de mérites, une superposition hétéroclite de styles dont le dénominateur commun est la surcharge, l'inauthenticité, la trivialité et, ce qui est le plus navrant, une certaine vulgarité. L'ensemble de ces caractéristiques ne sont réunies que dans les productions auxquelles on réserve le nom de kitsch. La distance entre une œuvre véritable et son succédané grand public est similaire à celle qui sépare la statue en marbre de David par Michel-Ange et l'une de

ces statuettes d'un David rachitique, en plastique moulé, que l'on vend aux badauds à la *Piazza della Signoria*. Une biographie de bonne tenue aurait pu être une vraie statue élevée à la mémoire du grand anthropologue. Hélas, Emmanuelle Loyer nous livre une statuette kitsch. Est-ce une rançon de l'ambition de se rendre populaire ?

Plusieurs indices portent à le croire. Comme la recherche résolue d'un certain sensationnalisme bon marché, dont je ne peux donner ici qu'un seul exemple. Emmanuelle Loyer veut à tout prix faire de Lévi-Strauss un « homme à femmes » (p. 378), un « Don Juan » (p. 325). Pourtant, en dehors du fait qu'il s'est marié très jeune – début fort peu donjuanesque –, et qu'il a successivement eu trois épouses, il y a peu de choses à se mettre sous la dent. Loyer cherche donc le secours auprès d'un journaliste doublé d'un écrivain prolifère, Gilles Lapouge. En 2004, travaillant à un livre sur le Brésil, Lapouge a sollicité un rendez-vous auprès de Lévi-Strauss et a été reçu chez lui. Ce fut une brève visite de courtoisie, comme Lévi-Strauss avait l'habitude d'en accorder parfois dans son grand âge. Dans le livre paru après la disparition de l'anthropologue, Lapouge affirme que, lors de cette visite à laquelle nul autre témoin n'a assisté, le vieil homme se mit à s'épancher et « il m'a confessé – poursuit le journaliste – qu'il était polygame, mais que pour cause des lois françaises, au lieu de rassembler toutes ses femmes dans le même moment, il les égrenait au fil des années, “comme des perles sur un collier”<sup>5</sup> ». Pour qui a connu Claude Lévi-Strauss, homme d'une extrême courtoisie, réputé pour sa grande réserve et guère enclin à parler de sa vie intime, surtout face à de parfaits étrangers comme Lapouge, il est invraisemblable et à vrai dire absolument inconcevable que Lévi-Strauss ait pu se livrer à de telles confidences et, en plus, d'une telle grossièreté. L'historienne ne bronche pas. C'est invraisemblable ? Peut-être, mais c'est du croustillant, bon à jeter à la foule friande de « révélations » dignes d'un tabloïd. Vous pensiez que c'était un vieux Monsieur digne ? Eh bien non, c'était un libidineux qui ne pensait qu'à donner libre cours à ses pulsions. Heureusement, les bonnes lois l'en ont empêché. En se fondant sur ce genre de « sources », la biographe dépasse ici les bornes de l'acceptable. Peut-on tout se permettre pour appâter le chaland ? À l'évidence, oui. Les « critiques » fort élogieuses parues jusqu'à présent dans la presse et dans les revues, laissent songeur. Les auteurs qui ont qualifié cette biographie de « définitive » et qui ont affirmé qu'elle est une « merveille de l'intelligence » n'ont probablement pas lu le même livre que moi. Deux choses frappent dans ces « critiques ». Leurs auteurs sont persuadés qu'ils n'auront jamais de comptes à rendre de ce qu'ils écrivent. Il se peut qu'ils ne se trompent pas. Mais ce qui est encore plus stupéfiant, c'est la morgue avec laquelle ils semblent croire que leur lecteur est trop borné pour comprendre le caractère frustré des « opérations » auxquelles ils se livrent en feignant de faire de la critique littéraire. En vérité, nous voilà dans un monde social où les

5 Lapouge, 2011, p. 413, cité par Loyer, p. 378, note 5.

notions d'honneur et de décence ont cédé la place aux « plans de carrière ». C'est le monde de la biographe, le monde de ceux qui l'encensent sans vergogne, le monde où les « stratégies de réussite » se sont substituées à la bienséance.

Pourtant, encore au début du xx<sup>e</sup> siècle les manuels de savoir-vivre défendaient les valeurs désormais délaissées, les assimilant au bon ton et à la courtoisie. Ce fut une époque où la distinction du langage restait encore prisee, où le latin c'était de la pédanterie et l'abus d'anglais du snobisme, où un jargon ampoulé faisait passer pour un fat, alors que les expressions populacières, que l'on disait alors *faubouriennes*, disqualifiaient irrémédiablement. « On pardonne de tels écarts à des enfants – concluait un guide des usages de 1908 –, ou à des domestiques : les fautes de langage de grandes personnes sont inexcusables » (Blondeau, 1908).

On ne peut nier qu'il s'agit d'une époque entièrement révolue, dont le savoir-vivre suranné proscrivait le cabotinage tout en recommandant le duel. Mais cette époque fut celle de Claude Lévi-Strauss, et la parution du manuel que je viens de citer date de son année de naissance. Tout au long de sa vie, l'anthropologue est resté fidèle aux usages qui peuvent sembler désuets à la génération de sa biographe. Emmanuelle Loyer n'omet pourtant pas de remémorer le beau discours que Lévi-Strauss a prononcé lors de sa réception à l'Académie française, le 27 juin 1973 (p. 634). Il y a rendu hommage à ceux, Indiens ou académiciens, prêts à partager avec lui les valeurs qui, à ses yeux, donnaient le sens à la vie : l'amour de sa langue, le respect de sa culture et de très vieux usages que les siècles nous ont légués (Lévi-Strauss, 1973). Il est triste de constater que sa biographe heurte ces valeurs, à commencer par celle de la langue dont elle rappelle elle-même – en suivant une idée de Lévi-Strauss – qu'elle est la « première victime annonciatrice de dégradations plus amples » (p. 669).

## BIBLIOGRAPHIE

BERTHOLET D., 2003, *Claude Lévi-Strauss*, Paris, Plon.

BLONDEAU M.-L. (sous le pseudonyme Comtesse de Gencé), 1908, *Savoir-vivre et usages mondains*, Paris, Bibliothèque des ouvrages pratiques.

GRIGNON Cl., 1996, « Le savant et le lettré, ou l'examen d'une désillusion », *Revue européenne des sciences sociales*, 34-103, p. 81-98.

KECK F., 2016, « Lévi-Strauss : Biographie définitive », *Critique*, 834, p. 909-923.

LAHIRE B., 1999, « Présentations. Pour une sociologie à l'état vif », in Bernard Lahire (dir.), *Le Travail sociologique de Pierre Bourdieu*, Paris, La Découverte, p. 5-20.

LAPOUGE G., 2011, *Dictionnaire amoureux du Brésil*, Paris, Plon.

- LÉVI-STRAUSS Cl., 2015, «*Chers tous deux*». *Lettres à ses parents (1931-1942)*, Paris, Éditions du Seuil, «La Librairie du XXI<sup>e</sup> siècle».
- , 1993, «Claude Lévi-Strauss: le dernier géant de la pensée française», entretien avec Pierre Bois, *Le Figaro*, 26 juillet 1993, p. 9.
- , 1973, «Discours de réception de Claude Lévi-Strauss à l'Académie française» [en ligne]: <<http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-claude-levi-strauss>>.
- MIALET O., 2015, «Emmanuelle Loyer reçoit le Prix Femina Essai pour sa biographie de Claude Lévi-Strauss», *Les Inrockuptibles*, 5 novembre 2015 [en ligne]: <<http://www.lesinrocks.com/2015/11/05/livres/emmanuelle-loyer-recoit-le-prix-femina-essai-pour-sa-biographie-de-claude-levi-strauss-11785828/>>.
- ROUDINESCO É., 2015, «Claude Lévi-Strauss, notre contemporain», *Le Monde des livres*, 9 septembre 2015.
- STOCZKOWSKI W., 2008, *Anthropologies rédemptrices. Le monde selon Lévi-Strauss*, Paris, Hermann.